

Daniel Charneux

À PROPOS
DE PRE

roman



Daniel Charneux

À PROPOS DE PRE

roman



M.E.O.

*Pour mon ami Bruno,
parti beaucoup trop tôt au paradis des coureurs*

À PROPOS DE PRE

Mercredi 30 janvier 2019

Quand la coiffeuse aux cheveux roses me tient sous le fil du rasoir, il m'arrive de penser à Pre. Le dernier figaro pour hommes a pris sa retraite voici quelques années (c'était aussi celui de Steve) et j'ai pris l'habitude de fréquenter ce salon mixte – plutôt féminin, je dois l'avouer.

J'arrive, je m'installe dans le canapé Chesterfield, j'attends quelques minutes à peine – les rendez-vous sont bien organisés –, sinon Emily, la patronne, me propose un verre de soda s'il fait chaud l'été, ou une tasse de café, toujours accompagnée d'un petit chocolat, que je sirote dans une atmosphère de ruche où le parfum sucré des lotions se mêle au brouhaha des conversations, au cliquetis des ciseaux ou au ronflement des sèche-cheveux.

Emily m'appelle, je passe au bac à shampooing, et bientôt Meghan s'occupe de ce qu'il me reste sur le crâne. Quelques coups de tondeuse – toujours réglée à six millimètres. Le rasoir, c'est pour les finitions : égaliser les favoris, faucher les poils follets dans la nuque. « Je fais les sourcils aussi ? » Bien sûr, les sourcils, avec ciseaux et peigne. Puis, à nouveau, le shampooing, et le petit massage du cuir chevelu tellement vivifiant. Parlant de la lotion, Meghan demande : « Mentholée ou huiles essentielles ? » L'une est plus fraîche, plus tonique ; l'autre plus douce, apaisante. Je choisis suivant l'humeur du jour, ou l'atmosphère du salon, ou simplement le mot qui, ce jour-là,

m'inspire. Parfois aussi, je réponds : « Non merci », comme si je voulais me laisser la liberté de refuser ; comme si je n'étais pas accro à ce petit bonheur de doigts de femme tripotant mon vieux crâne...

Meghan a les cheveux roses et les bras tatoués. J'ai envie de lui dire qu'elle serait bien plus jolie sans cette encre qu'elle se fait incruster sous la peau, cette coloration de poupée. Je garde toujours mes réflexions pour moi. Elle pourrait être ma fille, mais elle ne l'est pas.

Elsie m'en a donné une seule, Sarah, qui n'a pas eu d'enfant. Elle pourrait encore, c'est vrai, elle n'a que trente-cinq ans. Mais elle n'a pas pu, jusqu'à présent, ou elle n'a pas voulu, pareille à ces jeunes de plus en plus nombreux qui refusent de donner la vie, car ils disent que c'est aussi donner la mort, à quoi je ne peux qu'acquiescer.

Moi, je vis, et courir m'aide à me sentir vivant, même à soixante-huit ans. À mon âge, mon père et mes deux grands-pères étaient morts depuis plus ou moins longtemps. C'est pourquoi je m'entretiens. Quand je cours, également, je pense à Pre, et je cours presque tous les jours. Je n'ai pas attendu Jim Fixx. En 1977, quand il a publié son *Complete Book of Running*, tout le monde s'est mis à galoper. Pour la santé, disait-on. Le phénomène jogging s'est répandu comme une traînée de poudre. Il s'agissait de trotter, toujours à allure modérée, pour prévenir les accidents cardiovasculaires. Mais les gens ont exagéré, se sont mis au marathon, à l'ultra-marathon. L'ennui, c'est qu'en 1984, Jim Fixx est mort d'une crise cardiaque à cinquante-deux ans, en pratiquant son jogging, et que des dizaines de milliers d'Américains l'ont imité chaque année sans que l'on en fasse les gros titres des magazines sportifs. Sans compter les blessures, les fractures de fatigue, les tendons abîmés.

De mon côté, j'ai décidé de ne pas me faire mal. Tant que mes genoux tiennent, je continue, toujours en endurance. Courir pour courir, sentir le sol sous les pieds, le vent sur la tête. Depuis plus de vingt ans, j'ai renoncé à la compétition.

Mais je parlais de Sarah, ma fille. Elle a dû, pour son boulot, s'installer à Cincinnati. À quatre mille kilomètres de Coos-Bay! Autant dire que je ne les vois pas souvent, elle et son compagnon, Simon, même si l'avion raccourcit les distances. Et donc, la plupart du temps, je suis seul, depuis qu'Elsie a perdu sa bataille contre cette saleté de tumeur et que Sarah s'est installée si loin. Et j'aime bien, parfois, la regarder dans le miroir, la coiffeuse à cheveux roses qui, va savoir pourquoi, me fait penser à Pre.

Il m'arrive aussi de rêver de lui. Toujours le même rêve. Je regarde à la télé le cinq mille mètres des Jeux de Munich, en 1972. Et Steve gagne la course! Sur le podium, pendant le *Star spangled Banner*, il tourne sa médaille d'or vers la caméra qui zoome : son sourire éclatant sous l'énorme moustache, la médaille qui brille comme un soleil, et Steve qui dit : « Elle est pour toi, Pete! »

Jeudi 31 janvier

La moustache et les cheveux longs lui donnaient un peu l'air d'une rock star. La toison genre hippie, c'était à la mode à l'époque. Moi aussi, je me suis bagarré avec mes parents qui exigeaient des coupes régulières, jamais assez sévères à leurs yeux. Bon an, mal an, nous arrivions à des compromis. Mais la moustache? Celle des Beatles de *Sgt Pepper's*? Celle de David Crosby? Je me souviens du single *Suite : Judy Blue Eyes*.

Combien de fois Steve, Mary et moi l'avons-nous massacré dans la décapotable MGB?

I am yours, you are mine

You are what you are...

Steve et Mary chantaient ces vers en se regardant de côté (il conduisait et nous n'étions pas dans un film) ; ils souriaient. Et ils s'aimaient vraiment, la jolie blonde et le sportif au look de rock star. Mais ce que nous préférons, c'était la longue coda en scat :

Do do do do do, do do do do-do-do

Do do do do do, do do do-do...

Celle-là, ils l'ont chantée à Woodstock, Crosby, Stills et Nash. C'était avant l'arrivée du quatrième mousquetaire, Neil Young.

La moustache de Pre... Celui qui lui ressemblait peut-être le plus, c'était John Bonham, le batteur de Led Zeppelin. Son solo dans *Moby Dick*, sur le deuxième album ! Le rythme fait homme ! On aurait dit que sa vie en dépendait. Pre aussi, quand il courait, c'était le rythme incarné. Et sa vie en dépendait, c'est sûr. Ce n'était pas qu'une impression.

David Crosby, John Bonham... des comparaisons, tout au plus. Steve, c'était autre chose. Steve ne se compare pas.

Depuis plusieurs années, j'ai envie d'écrire à propos de Pre. Si je me suis enfin décidé, c'est peut-être aussi pour raconter ma « grande aventure » de 2018. Oh, une équipée bien modeste, mais j'ai toujours cru, comme je ne sais qui le disait autrefois, que l'aventure commence au coin de la rue. Il a neigé, vous décidez d'aller courir au bois. Vous êtes le premier à fouler la neige vierge. Enfin, le premier humain, car mille petites

empreintes vous révèlent un grouillement de vie. Dans le grand silence (la poudreuse gomme tous les bruits, et la ville est loin), seul le crissement de la neige fraîche sous vos pas. Vous prend parfois l'envie, comme autrefois, de façonner une boule, de la lancer au loin, dans le dos d'un pion imaginaire, voire d'y mordre, d'en sentir la fraîcheur vous brûler langue et palais, comme un granité. Et tout à coup, vous croisez un renard. Sur la couche blanche qui mange le paysage, son pelage roux. Vous vous regardez dans les yeux, juste un instant. Il fait volte-face, il a disparu. C'est une aventure, non ?

Et donc, je me suis enfin mis à coucher tout ça sur le papier. Écrire, ça s'apprend à l'école. Comme tout le monde, j'ai rédigé des devoirs. Autant dire des corvées, même si j'aimais bien ça. Et puis, toute la vie, des devis, des courriers d'affaires, à présent des mails. Rien de personnel, rien de vivant. Je m'étais toujours dit : à la retraite, je m'y mets. Il m'a fallu trois ans pour me décider. En fait, il s'agit de s'asseoir. Oui, simplement s'asseoir.

Quelqu'un a écrit quelque part (je cite de mémoire) : « *Retraite*, ça commence comme *retrait* et ça finit comme *défaite*. » Comment peut-on proférer pareille ânerie ?

Il me semble, au contraire, que l'on peut prendre ça comme une victoire. Combien de nos ancêtres n'y ont pas accédé ? Mes grands-pères, déjà. Mon père, tout juste. Et tous les autres, ceux d'avant... enterrés à quarante ans, usés par un travail d'esclaves. Une victoire, oui, pour l'humanité en général et pour celles et ceux qui ont la chance d'en profiter.

Et puis, retrait ? De quoi ? Je peux enfin m'occuper à plein temps de mes passions : la course à pied, mes amis du *South Coast Running Club*, mes petites recherches généalogiques (ça prend du temps !) et, bien sûr, la roseraie. Nous l'avons dessinée à deux, Elsie et moi. Quand elle est partie, je me suis juré

de l'entretenir en souvenir d'elle. Ça aussi, ça prend du temps, mais chaque fois que je respire une William Lobb ou une Albéric Barbier, je crois humer le parfum d'Elsie. Je cueille les plus belles roses, je vais fleurir sa tombe d'un bouquet où le pourpre se mêle au blanc, au cramoisi, au parme. J'entends le pasteur prononcer ces mots : « Elisabeth, veux-tu prendre pour époux Peter, ici présent ? » Son sourire, et son « oui ».

Et moi aussi, je réponds oui.

Vendredi 1^{er} février

Ce consentement, nous l'avons échangé au printemps 1975, peu avant l'accident de Steve. À l'époque, Elsie prenait la pilule. Nous voulions vivre à deux, rien qu'à deux, pendant quelques années. Puis, fin 1979, elle a cessé de la prendre. La trentaine approchait, il était temps, pensions-nous. Et nous avions vraiment envie d'avoir un enfant. Mais il a un peu tardé. Nous n'avons pas paniqué : nous avons confiance en la nature. Et s'il ne venait pas, nous avons songé à l'adoption.

Mais en 1982, autour de Thanksgiving, Elsie s'est rendu compte qu'elle était tombée enceinte (pourquoi ce mot ? pourquoi *tomber* enceinte comme on *tombe* malade, comme on *tombe* en amour ?), et Thanksgiving a bien porté son nom, cette année-là. Oui, nous avons rendu grâce à Dieu pour ce cadeau, ce petit fruit de nous qui poussait dans son ventre.

Sarah est née le premier août 83 et ça s'est mal passé. Un accouchement compliqué. Le médecin a réussi à sauver la mère et l'enfant, mais il nous a laissé entendre qu'il valait mieux ne pas recommencer. Sarah est restée unique.

Et puis la vie, la vie toute simple, boulot, vacances, jogging, le bébé qui devient bambin, l'enfant qui grandit trop

vite. Et tout à coup, en 2001, le monde qui s'écroule. Elsie avait rendez-vous pour sa mammographie le mercredi 12 septembre. La veille, le rêve américain avait sombré avec les tours jumelles. Quand elle est rentrée de la mammo, pour moi aussi tout s'est écroulé : une grosseur suspecte. La biopsie a confirmé. L'opération, la radio, la chimio. Les beaux cheveux remplacés par un bonnet. Des mois de combat, puis la défaite, au printemps 2003. Sarah n'avait pas vingt ans.

Jusque-là, je ne m'étais pas vraiment demandé ce que représentait le *We* dans la devise des États-Unis : *In God we trust*. Ou plutôt, Elsie et moi nous englobions dans ce « nous ». Oui, comme tout le monde, nous croyions en Dieu et nous fréquentions son église, régulièrement (j'avoue que j'ai parfois manqué un office quand il y avait un jogging le dimanche matin...), mais quand j'ai rencontré le père Kinley pour préparer les funérailles, je n'ai pu m'empêcher de lui poser la question qu'aucun bon chrétien ne devrait jamais énoncer : « *Why ?* »

Ce qu'il m'a répondu, j'aurais dû m'y attendre – et peut-être que je l'attendais : « *God only knows* » Et j'ai fredonné dans ma tête cette chanson qu'elle adorait : « *God only knows what I'd be without you...* » Qui étais-je pour me plaindre ? Nous avions été fiancés deux ans, mariés vingt-huit. Pendant près de trente ans, elle m'avait été donnée, nous avions pleinement vécu notre amour et, oui, Dieu seul savait ce que je serais devenu sans elle.

Le 5 avril 2003, nous étions entourés de tous nos amis du *South Coast Running Club* et de ses collègues de l'école élémentaire qu'accompagnaient les petits de sa classe, quand le cercueil d'Elsie est descendu dans le sol de Coos-Bay. Les cerisiers étaient en fleurs. J'ai jeté la première pelletée sur le bois. Le vent s'est levé : la pluie de pétales roses a jonché la terre.

Samedi 2 février

La terre de Coos-Bay, depuis des milliers de lunes, était peuplée par des tribus qui seraient, bien plus tard, qualifiées d'amérindiennes : Siuslaw, Coos, Athapascane, Tillamook, Chinook, Kalapuya... Elles vivaient dans la maison monde, entre océan et forêt que séparaient des falaises abruptes. Les femmes les dévalaient pour ramasser coquillages, varechs, et les denrées apportées par les flots; les hommes pêchaient phoques, otaries et saumons. Parfois, une baleine s'échouait et c'était un festin. Le cèdre rouge, l'arbre de vie géant, servait aux habitations, aux embarcations, aux outils; son écorce fournissait le tan des peaux. Au sein des villages, les totems sculptés dans son tronc racontaient la naissance des peuples et l'histoire des clans dominants.

Et puis, vers 1550, Espagnols et Britanniques abordèrent, bientôt suivis de trappeurs à la recherche de fourrures, qui colonisèrent l'Oregon. Amère histoire indienne : trois siècles plus tard, les premiers habitants de la maison monde étaient parqués dans la réserve de Grand Ronde et l'État, comme tous les autres, devenait une terre d'immigration. Tous des immigrés, les habitants de l'Union, comment l'ignorer? Quand je pense au mur que notre président veut construire à la frontière mexicaine, je me demande comment on peut être à ce point oublieux de l'histoire. Et je suis fier d'avoir voté contre ce clown, comme la majorité des citoyens de l'Oregon qui avaient aussi, comme moi, accordé leur suffrage à Barack Obama aux deux élections précédentes.

« Grand Ronde », « *French Prairies* »... La présence française en Oregon est restée sensible dans les noms de lieux. Elle

remonte à ces trappeurs de la compagnie de la Baie d'Hudson venus du Canada français au début du XIX^e. Parmi eux, des ancêtres de Pre.

Il n'aimait pas qu'on l'appelle ainsi. Un jour, un journaliste débutant lui demande une interview pour le *Daily Emerald*. Steve répond qu'il n'a pas le temps, qu'il est trop occupé. L'autre : « Écoute, Steve, c'est important pour moi ! J'ai besoin de cette interview ! » Et Steve : « O.K., tu l'auras, ton papier ; parce que tu m'as appelé Steve. » Il en avait marre que tout le monde lui donne du « Pre ». Son nom, c'était Steve Prefontaine. Et, bien sûr, il était d'origine française.

Ce que j'ai appris en fouillant dans sa généalogie, lui-même ne l'a sans doute jamais su. C'est si simple aujourd'hui, grâce à Internet, de dépouiller de vieux actes ou de découvrir, sur des sites grand public, les recherches mises en ligne par tout un chacun. Autrefois, il fallait se déplacer dans les communes ou les centres d'archives, demander des autorisations... Comment Steve aurait-il pu connaître l'existence de son ancêtre français Antoine Fournier dit Préfontaine ?

J'imagine ce garçon, né en 1663 à Beaumont-sur-Oise, qui apprend le métier de tonnelier, puis, en 1687, s'engage comme soldat dans la troupe du chevalier Pierre de Troyes, en partance pour la Nouvelle-France. J'ai regardé tout ça sur une carte de France. Il a dû s'embarquer sur l'Oise, puis la Seine. Mantes-la-Jolie, Vernon, Rouen... Au Havre, il rejoint la compagnie de Troyes et c'est la grande traversée. Je vois, comme dans un film de Victor Fleming, Antoine Préfontaine parmi ses compagnons de voyage, fonctionnaires du roi, religieuses, missionnaires, braconniers, marchands, et les quarante soldats de la troupe serrés comme des sardines, sans compter les membres d'équipage et des provisions pour l'odyssée, deux mois environ.

Porcs, moutons, poules, bœufs et chevaux parqués sous le gailard d'avant, quelques-uns servant à la consommation durant le voyage. L'humidité et le froid de l'Atlantique Nord, les pirates, les tempêtes. Les hamacs détremvés, l'eau douce des tonneaux rapidement corrompue et pourtant trop précieuse pour servir aux ablutions : la puanteur, bientôt, dans un entresol dont les sabords doivent rester fermés, et la vermine, les poux, sans compter l'ennui que distraient à peine les parties de cartes, de dames ou d'échecs.

Puis le débarquement, et la bataille pour déloger les Anglais de la baie d'Hudson. Antoine, qui a survécu, épouse en 1688 la Québécoise Marie Ronceray et devient sabotier. C'est émouvant de savoir que les centaines, les milliers de Prefontaine du Canada et de l'Oregon descendent de ce seul couple. Parmi eux, Steve, doublement immigré puisque sa mère était allemande.

Lundi 4 février

Avant-hier, c'était le jour de la marmotte. Phil, probablement le plus célèbre citoyen de Punxsutawney, n'a pas vu son ombre en sortant de sa tanière. Le printemps est donc proche ! Si le temps avait été ensoleillé, Phil, effrayé par son ombre, serait rentré dans son trou et nous aurions hérité de six semaines supplémentaires d'hiver.

Certes, la Pennsylvanie, c'est bien loin de l'Oregon, mais nous avons aussi notre mammifère météorologique. Nancy, le hérisson du zoo de Portland, a confirmé les prédictions de Phil : printemps précoce dans le Nord-Ouest ! Le vieux coureur que je suis ne peut que se réjouir de cette bonne nouvelle. C'est si agréable de pouvoir sortir vêtu d'un simple short et d'un

T-shirt plutôt que d'empiler les couches de tissu pour lutter contre la bise!

Ceci dit, si j'en crois les statistiques, les prévisions de Nancy se révèlent justes à environ cinquante pour cent. Une chance sur deux, ça me paraît raisonnable. Mais à ce compte-là, autant tirer à pile ou face!

Voilà de quoi les journaux parlent ce matin. Mais ce qui assure les gros titres aujourd'hui, c'est sans conteste le Super Bowl : les New England Patriots ont mis la raclée aux Los Angeles Rams à l'issue d'une rencontre soporifique. 13-3! Franchement, si le football était le seul sport aux États-Unis, je crois que j'imiterais la marmotte Phil quand elle aperçoit son ombre : je ne sortirais pas de ma tanière!

Sport de contact, prétendent ses virils promoteurs? Sport de chocs! Les malheureux qui ne meurent pas d'une commotion cérébrale en gardent des troubles de la vue, de l'équilibre, de la mémoire ou de l'humeur. Ça va jusqu'à les pousser au suicide. Et des millions de fanatiques se reconnaissent dans ces combats de gladiateurs, dans ces hercules de foire accoutrés comme des superhéros Marvel. Spectacles de cirque qu'animent des *pom-pom girls* plutôt dénudées. Sexe et violence, toujours...

Chaque fois que je tombe à la télé sur une de ces pénibles exhibitions, je pense à ce film de ma jeunesse, *Rollerball*. N'était-il pas prémonitoire? En 2018, si l'on en croit Jewison, les nations ont disparu, remplacées par des cartels économiques planétaires qui regroupent les activités humaines en six départements : l'alimentation, le logement, l'énergie, le luxe, les transports et les communications. Ces sociétés dirigent des équipes sportives pratiquant le *rollerball*, un sport violent qui ne permet pas l'émergence de vedettes individuelles. Pour marquer des points, les équipes doivent prendre le contrôle d'une

balle de métal qu'il s'agit de projeter dans une sorte de panier aimanté. Bravant les tabous, Jonathan E. devient un champion adulé. Afin qu'il tombe de son piédestal – ou qu'il disparaisse –, le dernier match du film se joue sans règles et sans limites de temps. Glaçant...

Il y avait une équipe de football à Coos-Bay. Une centaine de jeunes portaient l'équipement argent et pourpre des « Pirates de Marshfield High ». Avec son mètre cinquante et ses quarante-cinq kilos à quatorze ans, Steve n'avait pas le profil d'un footballeur. Il y avait bien le basket, mais il n'aimait pas ça. Restait l'athlétisme. Car à Coos-Bay, pour un gars digne de ce nom, le sport était quasiment obligatoire. Une ville rude, un port de la côte Nord-Ouest. Des marins au long cours, des pêcheurs, des bûcherons. Pas des méditatifs. Pour s'en sortir, il fallait être un sportif ou un étudiant. Steve était loin de se douter qu'il deviendrait les deux.

Gamin, il était hyperactif et *slow learner*. À la maison, la famille parlait un mélange d'allemand et d'anglais. Comme il confondait parfois les deux langues, ses camarades se moquaient de lui en classe. On était quelques années après la guerre et des gamins qui ne l'avaient pas connue, sachant que sa mère était allemande, le traitaient de « sale Boche » ou de « Chleuh ». Un jour, beaucoup plus tard, à l'époque où nous logions à deux dans sa caravane, il m'a confié qu'à huit ans, au retour de l'école, il s'était violemment cogné la tête contre un mur. Comme sa grande sœur Anita lui demandait pourquoi il se torturait ainsi, Steve avait répondu : « Je suis un idiot, un imbécile ! Je ne ferai jamais rien de bien dans ma vie ! » Anita lui avait répondu doucement : « Un jour, tu vas trouver quelque chose pour quoi tu es doué et ce sera ton cadeau ! »